

Michelle Gable

L'appartement
oublié

Michelle Gable

L'appartement oublié

Traduit de l'américain
par Christine Bouchareine

Illustration de couverture (détail) et en 4^e de couverture :
Madame de Florian, Giovanni Boldini.
Design du fond : freepik.com

Conception graphique de la couverture :
Maria Maddalena Marin

Titre original : *A Paris Apartment*

Copyright © 2014 by Michelle Gable
Published in agreement with the author, c/o BAROR INTERNATIONAL,
INC., Armonk, New York, U.S.A.

© **Éditions des Falaises, 2018**
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



À Dennis pour tout ce qu'il a fait

Première partie

1

Elle voulait juste changer d'air. Et quand son patron avait prononcé les mots « appartement », « neuvième arrondissement » et « tout un bric-à-brac du dix-neuvième siècle », April avait pensé « vacances ». Elle aurait beaucoup de travail, certes, mais qu'importe, elle partait à Paris. Comme tout peintre, tout poète, tout écrivain et tout expert en objets d'art le savait, c'était l'endroit idéal pour s'évader.

L'équipe parisienne se trouvait déjà sur place avec, à sa tête, Olivier. April le voyait déjà sillonnant l'appartement, son calepin à la main, griffonnant des notes de ses doigts osseux et crochus. Il avait demandé des renforts à New York, car ils avaient besoin d'un autre expert, et plus précisément d'un spécialiste en mobilier ancien pour compenser leur manque de compétence dans ce domaine. D'après le patron d'April, l'appartement de cinq pièces contenait « de quoi meubler une douzaine de lupanars de luxe ». Si Peter ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur ce qu'ils allaient trouver, April en attendait beaucoup, quoique pour des raisons différentes.

L'avenir allait prouver qu'ils se trompaient tous les deux.

2

Pendant que son mari redressait son nœud papillon, ajustait ses manches, tirait le tissu d'un côté, le remontait de l'autre, à la recherche du tombé parfait, April préparait sa valise pour le vol de nuit sur Charles-de-Gaulle. Toute voyageuse bien rôdée et organisée qu'elle était, elle ne savait comment concilier un séjour d'un mois avec les limitations de bagage. Elle n'était jamais partie plus d'une semaine. Pour qu'il achète un billet d'avion moins de deux heures après avoir entendu parler du « bric-à-brac », Peter avait dû arriver à la conclusion que l'appartement constituait une découverte rare.

— Restez le temps qu'il faudra, lui avait-il dit. On pourra reporter la date du retour.

April le lui rappellerait plus tard.

— Qu'est-ce qui te tracasse ? demanda Troy à la vue de son front soucieux, et il ponctua sa question en tirant d'un coup sec sur les pans de sa chemise.

— Mes bagages. Je ne suis pas sûre de pouvoir emporter tout ce qu'il me faut. Au mois de juin, à Paris, la température peut varier de 20° en moins de vingt-quatre heures. April leva les yeux et son regard fut attiré par le bouton de manchette gauche de Troy qui étincela sous la lumière du lustre. Aussitôt, son instinct professionnel se réveilla et elle dut faire un effort pour s'empêcher de

calculer à combien cette babiole d'onyx et de platine pourrait partir à une vente aux enchères. Non pas qu'elle souhaite le trépas rapide de son mari, bien sûr. Elle ne comptait pas non plus sur son héritage pour s'enrichir un jour. Non, c'était juste de la déformation professionnelle : on ne travaillait pas pour la plus grande maison de vente aux enchères du monde sans en garder quelques séquelles.

— Que signifie ce regard ? demanda Troy d'un ton amusé. Mes boutons de manchette ne vont pas pour cette soirée ?

— Si, si. Ils sont parfaits.

April détourna les yeux, soulagée de ne pas s'être spécialisée dans les bijoux anciens et, du coup, de ne pas posséder les éléments qui lui permettraient d'évaluer les ornements de son mari. En revanche, elle avait acquis l'équivalent d'un master en ce qui concernait Troy Vogt. Elle savait donc qu'il réservait ces boutons de manchette inestimables, du moins pour lui, à certaines réunions professionnelles bien précises. Et ce que cela révélait des personnes présentes, elle préférerait ne pas y penser.

— Je ne sais plus quoi faire.

Elle secoua la tête, les yeux rivés sur sa valise. Elle ne parlait pas que de ses pulls et de ses foulards.

— Prends le minimum. Tu n'auras qu'à acheter ce qui te manque là-bas. Tu seras à Paris, n'oublie pas.

April sourit.

— C'est ta réponse à tout, non ? Acheter, toujours acheter.

— Et ça ne te plaît pas ? demanda-t-il avec un petit clin d'œil. Tu es vraiment une épouse unique, ajouta-t-il en se dirigeant vers le miroir en pied et il lui caressa le bas du dos au passage.

Une « épouse » unique. Le mot la fit tiquer, bizarrement, comme empreint d'un sens nouveau. *Épouse. Épouse.*

— Même si personne n'en semble convaincu, du moins en dehors de Wall Street, c'est bien grâce à ma philosophie du « acheter, toujours acheter » que la récession a tellement profité à ma boîte et à nos investisseurs.

— Charmant ! tenta de plaisanter April, mais l'humour n'était guère de mise entre eux ces derniers temps et sa réplique tomba à plat. Hélas, tout le monde n'a pas la chance d'avoir un petit malin de Wall Street pour lui expliquer ces nuances subtiles.

— À propos de petits malins de Wall Street, on dirait que tu réussis à leur échapper une fois de plus, enchaîna Troy avec un sourire forcé.

— Comment ça ?

April s'appuya contre la commode (*George III, concave, acajou, 1790 environ*) et soupesa du regard sa valise. Elle n'avait pas l'air trop lourde. Elle inspira. S'imaginant comme toujours une carrure et une musculature de nageuse alors qu'elle possédait une ossature fine et délicate, elle voulut descendre l'énorme valise du lit. Celle-ci atterrit à ses pieds avec un bruit sourd, manquant de peu de lui écraser les orteils.

— D'abord, tu viens d'échapper à un accident de bagage. Tu ne vois pas que ce monstre est plus gros que toi ? Et ensuite, ma chérie, comme tu as déjà un billet d'avion qui te sauve, tu n'as pas besoin de te casser un pied pour esquiver une de mes affreuses soirées professionnelles.

— Oh, elles ne sont pas si affreuses que ça.

April s'essuya le front, puis elle releva la valise sur le côté.

— Pas si affreuses que ça ! Elles sont horribles et tu le sais très bien. Les autres épouses vont t’envier.

Les autres épouses. La belle affaire. Que s’imaginaient-elles quand elles pensaient à Troy ? À elle ?

— Tu en as de la chance ! poursuivit Troy. Paris t’épargne une soirée mortelle entourée de capitalistes pourris.

April leva les yeux au ciel.

— Ne m’en parle pas ! répondit-elle en tentant sans succès de prendre un accent anglais, dans l’espoir de cacher sa tristesse sous une pointe d’humour. Que j’ai de la chance de pouvoir me soustraire à cette engeance et à son vulgaire appât du gain ! Que ces gens manquent de classe !

Certes, elle se sentait privilégiée, mais ce n’était pas parce qu’elle coupait à une soirée ennuyeuse et à des tête-à-tête avec les esprits les plus brillants (et les plus imbuvables) de Wall Street. Non, elle pouvait rivaliser avec les meilleurs d’entre eux, malgré son ignorance totale ce qui avait pu se passer le matin sur les marchés asiatiques. Elle pouvait même endurer la dernière épouse potiche qui boirait inévitablement trop de champagne et passerait la soirée à s’extasier de ses nombreux diplômes avant de hurler à la cantonade d’une voix pâteuse : « La femme de Troy est docteur en meubles ! »

Hélas, il y avait bien longtemps qu’une telle mésaventure ne lui était arrivée. Troy ne lui demandait pratiquement plus de l’accompagner. Il annonçait juste qu’il « faisait un saut » à une soirée « sans conjoints » ou « trop ennuyeuse » pour elle. C’était bien ça le problème. Il avait beau dire, April n’éprouvait aucun soulagement à échapper à une sortie à laquelle elle n’avait jamais été conviée. Ou, pire encore, une sortie à laquelle sa présence ne semblait pas souhaitée.

Troy avait cessé de l’emmener alors que tout allait encore relativement bien entre eux. Mais là, allez savoir ? Était-elle censée l’accompagner ? Quoi qu’il en soit, ce billet d’avion pour Paris était une véritable aubaine pour elle. Ainsi, elle n’aurait pas le temps de s’attarder sur la non-invitation de ce soir. Ni de se demander si c’était calculé.

— Il faut que tu travailles encore ton accent, déclara Troy en s’approchant d’elle.

— Tu sais, j’aime bien tes soirées, reprit-elle en l’écartant alors qu’il faisait mine de l’aider avec sa valise. Les gens sont intéressants, la conversation animée.

Menteuse.

Il se retourna vers le miroir et se décocha un regard de braise. April ne savait jamais s’il le faisait parce qu’il la soupçonnait de le regarder ou, au contraire, s’il pensait qu’elle ne le voyait pas.

— Qu’y a-t-il de si important qui te force à partir ce soir ? demanda-t-il d’une voix faussement décontractée qui laissait cependant percer une certaine suspicion.

— Tu sais comment ça se passe. Je dois arriver là-bas avant que nos concurrents aient vent de la vente.

— Mais tu t’absentes rarement plus d’une semaine, dix jours maximum et jamais avec si peu de préavis. C’est un peu déconcertant de recevoir un texto de sa femme qui annonce « Je pars en voyage » et d’apprendre en rentrant chez soi qu’elle s’absente pour un mois.

L’est-ce vraiment ? Cela t’ennuie-t-il réellement ? faillit-elle rétorquer.

En temps normal, elle aurait plaisanté en prétendant qu’il avait au contraire de la chance d’être débarrassé d’elle. Mais leurs blessures étaient trop fraîches, leur avenir à long terme trop incertain.

— J'ai été prise de court, moi aussi, répliqua-t-elle sans préciser qu'elle avait surtout été ravie. D'après l'équipe parisienne, c'est une découverte incroyable. Il s'agit d'un appartement à Pigalle qui était dans la même famille depuis plus d'un siècle. Il appartenait à une femme qui vivait dans le sud de la France et qui vient de décéder.

Tandis qu'elle parlait, ses épaules se relâchèrent peu à peu et sa mâchoire se décrispa. Elle se retrouvait en terrain connu.

— Il paraît qu'elle n'y était pas retournée depuis 1940. Mais qu'elle n'a jamais cessé de payer les charges. Que personne n'y a mis les pieds. J'ai du mal à le croire. Peut-être que quelqu'un a mal noté les dates et que l'appartement est resté fermé depuis seulement vingt ans à la suite de je ne sais quel divorce sordide.

Elle grimaça en laissant échapper le mot « divorce ». Trop tard. C'était lâché. Elle qui faisait toujours tant d'efforts pour ne jamais le prononcer !

— Fermé depuis soixante-dix ans ! s'écria-t-elle d'une voix qui monta jusqu'aux hauts plafonds. C'est incroyable !

Troy haussa les épaules, sans que son visage impassible ne trahisse quoi que ce soit.

— Pas tant que ça. Il doit y avoir aussi à Manhattan des logements qui restent bouclés pendant que les notaires et les liquidateurs continuent à encaisser les chèques chaque mois, sans que personne se pose la moindre question.

— Aucun comme cet appartement. Il serait rempli à craquer de meubles, de peintures et d'une quantité d'objets que l'ancienne propriétaire avait acquis bien avant la deuxième guerre mondiale.

— Et ils ont de la valeur ?

— Olivier doit en être persuadé sinon il ne m'enverrait

pas là-bas. En tout cas, c'est une sacrée découverte. L'appartement a même échappé aux Allemands, ajouta-t-elle en secouant la tête d'incrédulité. Je ne comprends pas comment aucun membre de la famille, drogué ou joueur invétéré, n'a dilapidé ce trésor depuis tout ce temps.

— À moins que ça ne vaille rien, répondit Troy qui prit son téléphone et pianota un message, le front plissé. Que vous ayez juste affaire à une Parisienne atteinte de collectionnisme aiguë, ajouta-t-il l'esprit déjà ailleurs.

April soupira.

— Oh, ma chérie, je plaisantais, se reprit-il aussitôt, toujours rapide à rétracter, comme si c'était un réflexe. Ça me paraît super. Sincèrement.

Elle ne soupirait pas pour ça.

— Oui, c'est super.

Elle agita la main comme pour s'aérer et ce geste désinvolte détourna momentanément l'attention de Troy de son téléphone. Il fronça les sourcils.

— Tes bagues ? Tu les as mises au coffre ?

April hocha la tête et contempla ses doigts nus. Personne ne portait plus de bijoux en Europe, non ? Elle ne les avait pas retirés à cause de son mariage, mais pour son boulot. Elle se mordit la lèvre et chassa d'un battement de paupières le picotement qui lui montait aux yeux.

— Troy, écoute... commença-t-elle alors qu'il se remettait déjà à pianoter son téléphone.

Au même moment, son portable à elle sonna. La voiture était en bas. Elle regarda son beau mari, son superbe logis et songea à son bonheur révolu, à la vie brillante et pleine de promesses qu'elle avait connue quelque temps. Son appartement contenait tout ce dont elle avait rêvé. Soixante-dix ans ? Elle avait espéré rester plus longtemps. À tout jamais.

— Tu vas me manquer, murmura Troy, qui surgit près d'elle au moment où elle glissait son portable dans le fourre-tout en cuir qu'elle avait préparé pour l'avion.

Alors qu'il la serrait dans ses bras, son parfum merveilleusement viril emplit l'air autour d'eux. Elle tenta de s'en imprégner en se demandant, malgré elle, si et quand elle aurait une autre occasion de percevoir son mari avec ses cinq sens.

Troy l'embrassa avec tendresse sur le dessus de la tête et soupira.

— Je n'ai pas envie que tu partes. Tu ne peux pas reporter d'un jour ou deux ?

Il semblait tellement sincère. Elle se dégagea.

— Ne t'inquiète pas. Je reviendrai bientôt.

3

April n'oublierait jamais l'odeur de cet appartement.

Si l'on pouvait dater les odeurs, elle aurait dit que celle-ci remontait à plusieurs siècles, pas à soixante-dix ans. Elle avait beau inhaler le moins d'air possible, la puanteur de la poussière mêlée d'un parfum entêtant lui emplissait la bouche, le nez, les yeux. Elle devait garder ce goût à la fois douceâtre et âcre au fond de sa gorge pendant des mois. Quant à sa première vision des lieux, elle resterait gravée dans sa mémoire encore plus longtemps.

L'appartement se trouvait dans le 9^e arrondissement, sur la rive droite, non loin de l'opéra Garnier, des Folies Bergère et du quartier chaud de Pigalle. C'était le Paris haut en couleur des écrivains, des artistes et des cinéastes. April soupçonna l'appartement d'avoir connu une certaine animation, lui aussi, avant de se retrouver abandonné et couvert de poussière.

Pendant le vol au-dessus de l'Atlantique, April avait dûment consulté les documents que Sotheby avait rassemblés pour elle. L'appartement de cinq pièces comprenait une antichambre, un salon, une salle à manger, deux chambres ainsi qu'une cuisine et une salle de bains. Sur les photographies, il ne paraissait pas très grand, mais exprimait l'aisance avec ses hauts plafonds

à corniches, son papier peint damassé rose et ses moulures dorées.

Cependant, les clichés glacés étaient loin de refléter la réalité. Et, debout dans l'air étouffant, April se sentait brusquement écrasée par la quantité d'objets qu'elle voyait et la succession de pièces remplies à craquer. Troy avait raison, songea-t-elle avec un sourire. Cette femme était une collectionneuse. Sans doute riche et attirée par le clinquant, mais collectionneuse dans l'âme. Pour la première fois de sa carrière, April se demanda si elle possédait la compétence nécessaire.

Elle s'avança avec prudence dans le dédale de meubles et entendit des voix dans le fond de l'appartement. Elle avait hâte de voir Olivier et de se mettre à l'œuvre, pourtant, malgré son impatience, elle se faufila sur la pointe des pieds entre l'accumulation sans fin de miroirs, de fauteuils et d'œuvres d'art, avec, de-ci, de-là, des mammifères et des oiseaux empaillés. Elle commença automatiquement à les inventorier mentalement.

Dix pas prudents et deux mètres plus tard, elle repéra un bureau plat Louis XVI à ornementation de métal doré, une paire de fauteuils en acajou George III, un tapis de la Savonnerie Charles X et un incroyable chandelier doré du milieu du XIX^e siècle. Nouveaux et sinueux à l'envi, l'objet semblait prêt à se dérouler pour poignarder quelqu'un.

Chaque pas apportait une surprise. Parmi des meubles qui auraient déjà été considérés comme des antiquités cent ans plus tôt, April repéra une autruche naturalisée d'un mètre cinquante et derrière, affalée dans un coin, une peluche de Mickey. Sans quitter de l'œil ses collègues qu'elle apercevait par l'entrebâillement de la porte, elle fit le tour d'un magnifique cabinet-secrétaire japonisant noir et or et faillit percuter une étagère aussi

terne qu'utilitaire qui disparaissait sous des piles de papiers.

— Ah, *madame*¹ Vogt ! s'exclama une voix. Bienvenue à Paris. La pluie vous manquait ?

April se faufila par l'embrasement de la porte et trouva Olivier en compagnie de deux hommes. Elle avait déjà croisé l'un des deux à New York lors d'une vente aux enchères. Il travaillait plus ou moins pour Sotheby et elle se souvenait, entre autres, qu'il se prenait pour un séducteur. À moins qu'elle ne le confonde avec quelqu'un d'autre.

— Bonjour, Olivier. Je suis ravie de vous revoir.

— Bonjour, *madame* Vogt ! la salua à son tour le Français. Comment ça se passe à New York ? Ça fait des mois que je me bats pour y retourner.

Oui, elle se souvenait à présent. Il s'appelait Marc et c'était bien lui qui avait harcelé Birdie, son assistante. April ravala son antipathie et l'embrassa poliment sur les deux joues tout en marmonnant les platitudes de rigueur, avec l'espoir que son dédain passerait pour de la bonne vieille arrogance parisienne.

Derrière Olivier et Marc se tenait un grand échalas aux cheveux noirs ondulés. April ne put s'empêcher de suivre des yeux les coutures de son élégante chemise lavande parfaitement rentrée dans la ceinture de son pantalon à fines rayures. Elle admira malgré elle ses hanches et son torse parfaits ainsi que sa posture cambrée dont émanaient une certaine assurance, un brin d'insolence et un

1. NdT : Dans les dialogues, les mots en italique sont en français dans le texte.

petit quelque chose d'indéfinissable. Elle commençait à rougir quand elle nota la cigarette pendue à ses lèvres.

— Vous ne pouvez pas fumer ici, s'écria-t-elle d'une voix perçante. (Ne voyait-il pas qu'il suffisait d'une étincelle pour que l'appartement parte en fumée ?) Éteignez-moi ça. Éteignez-moi ça tout de suite !

Avec un sourire, l'inconnu laissa tomber sa cigarette sur le plancher et l'écrasa du bout de son mocassin impeccablement ciré. Sans réfléchir, April plongeait pour ramasser le mégot et l'agita en l'air afin de s'assurer qu'il était bien éteint.

L'inconnu lui adressa un petit sourire suffisant tandis qu'elle glissait le mégot dans sa poche.

— Vous êtes une anti-tabagisme féroce, remarqua-t-il dans un anglais teinté d'un fort accent français.

— Madame fait partie de la maison, dit Olivier en guise d'explication ou d'excuse. Je vous présente April Vogt, notre experte en meubles et objets d'art.

— Ah, l'Américaine ! s'exclama l'inconnu.

— April Vogt.

Elle tendit la main. Il sourit de nouveau d'un air prétentieux, hocha la tête et l'attira à lui pour l'embrasser sur les deux joues. Il sentait la cigarette de luxe et l'eau de toilette encore plus coûteuse. April se retrouva déstabilisée par ce geste à la fois banal et d'une intimité indéniable.

— Je vous présente Luc Thébault, poursuivit Olivier. Le notaire de M^{me} Quatremer.

— M^{me} Quatremer ?

— La défunte. La propriétaire de cet appartement.

— Pour être tout à fait exact, je ne représente pas M^{me} Quatremer, mais sa succession, corrigea Luc Thébault en s'appuyant au dossier d'un fauteuil et April fris-

sonna en voyant sa valeur fondre devant tant de négligence et un tel manque de professionnalisme. Il est rare que les morts soient habilités à engager des notaires, poursuivit-il. Quoi qu'il en soit, nous sommes dans l'appartement de sa grand-mère. M^{me} Quatremer résidait à Sarlat et n'est jamais venue ici, comme on peut s'en douter à voir l'état des lieux.

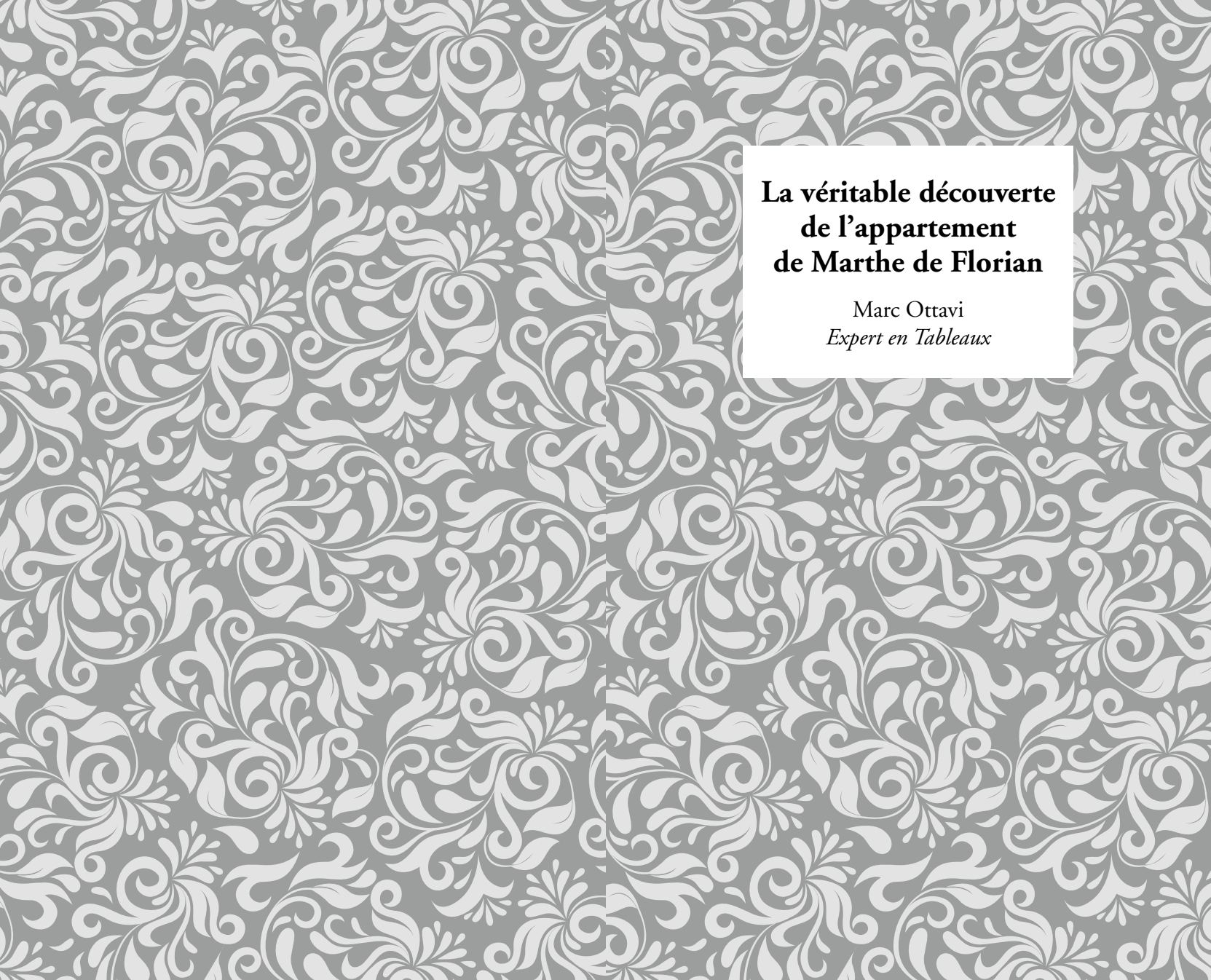
— Et c'est M. Thébault qui nous a contactés, ce en quoi nous lui sommes très reconnaissants, conclut Olivier.

— Vous le pouvez, répondit Luc Thébault avant de se tourner vers April. Vous... pourriez presque passer pour Française, ajouta-t-il après l'avoir détaillée de la tête aux pieds. Je... je suis très surpris.

April répondit par un petit sourire crispé. Quelques années auparavant, quand elle avait décroché le poste de conservatrice d'un musée consacré aux meubles et aux objets d'art du XVIII^e siècle aujourd'hui disparu, elle avait cherché à ressembler à une Parisienne. Ou plutôt à ne plus avoir l'air d'une Américaine. Il suffisait de porter des tenues élégantes, sombres et ajustées, avait-elle lu. Ainsi, rien de plus facile pour les assortir, les combiner, voire les superposer à la va-vite et obtenir un résultat tout à fait naturel. C'était d'ailleurs un peu la façon dont elle était bâtie. Droite, sombre, des lignes épurées. Des traits sans originalité, mais qui formaient de bonnes bases. Il ne lui manquait plus qu'un foulard autour du cou et une marinière pour personnifier la Française typique.

— Vous ne me répondez pas, *madame* Vogt ? reprit Luc Thébault. Vous n'êtes pas très loquace non plus. Moi qui croyais les Américaines plutôt bavardes.

— Nous choisissons pourtant nos mots avec plus de soin que la plupart des gens, rétorqua-t-elle le menton



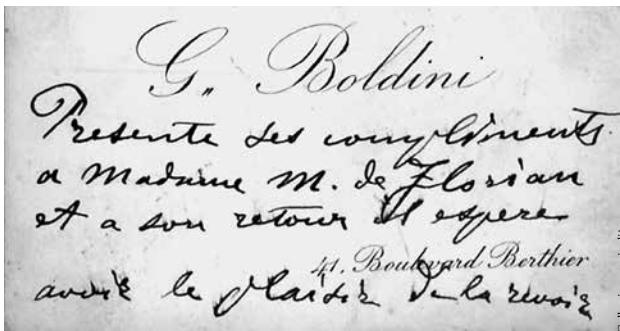
**La véritable découverte
de l'appartement
de Marthe de Florian**

Marc Ottavi
Expert en Tableaux



Collection particulière

Marthe de Florian de son vrai nom Mathilde Beaugiron.



Collection particulière

Le téléphone avait sonné en fin d'après-midi. Je reconnus la voix d'Olivier Choppin de Janvry, commissaire-priseur à Drouot, qui, après les politesses d'usage, me posa la question qui lui brûlait les lèvres : « Monsieur l'expert, connaissez-vous l'œuvre du peintre Boldini ? ».

Giovanni Boldini est un portraitiste de la fin du XIX^e siècle dont les pinceaux avaient immortalisé le Tout-Paris de la Belle Époque ainsi que les femmes de l'aristocratie, comtesses ou duchesses, et les mondains. À cause de sa célébrité de nombreux faussaires l'avaient imité allant même jusqu'à signer de son nom.

Je répondis sans hésiter que l'œuvre m'était familière mais que la confirmation de l'authenticité ne pouvait se faire que « de visu ». Rendez-vous fut pris pour le milieu de la semaine suivante. Olivier Choppin de Janvry m'informa avoir été chargé par un juge des tutelles de l'inventaire des biens d'une très vieille dame qui finissait sa vie dans une maison de retraite du sud de la France.

L'homme de loi devait sauvegarder les biens de sa protégée et nous chargeait de les recenser et les évaluer.

En cet après-midi du printemps 2010, nous nous sommes retrouvés au pied d'un immeuble ancien du 9^e arrondissement de Paris, dans un quartier romantique nommé « La Nouvelle Athènes » lors de sa construction en 1824.

Le commissaire-priseur était accompagné de sa charmante associée, Karine de Villanfray, et s'était adjoint un photographe, Luc Pâris, non pour immortaliser l'instant, car nous ne savions pas ce que nous allions trouver, mais parce que les photographies sont utiles pour effectuer des recherches d'authenticité.

Étonnamment, la clé de la porte d'entrée de l'immeuble



Photo : Luc Paris, lucparis.photographies@orange.fr



Photo : Luc Paris, lucparis.photographies@orange.fr